



Forum & débats

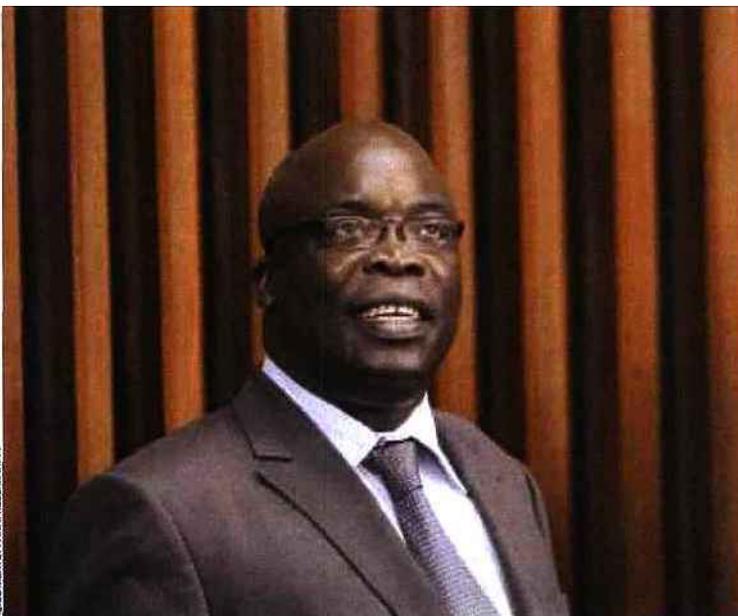
ENTRETIEN ABDOUL AZIZ MBAYE, ministre de la culture du Sénégal

Ce diplomate et haut fonctionnaire scientifique sénégalais, dont la carrière s'est déroulée en France et à la Commission européenne, tient un discours tonique et décomplexé sur l'avenir de son continent natal

«Que dit l'Afrique ? Nous sommes jeunes» !

Lors du dernier Forum d'Avignon, vous vous êtes révélé un ardent défenseur du réveil de l'Afrique. Ressentez-vous la nécessité de faire passer ce message, notamment en France ?

ABDOUL AZIZ MBAYE : Oui, parce que nous avons des liens particuliers avec la France. Il faut sortir de la vision d'un continent malheureux, avec les famines et des événements terribles, pour le considérer avec sa vivacité, son dynamisme, ses conflits, ses réformes, ses perspectives d'avenir qui sont extraordinaires. On doit cesser de regarder l'Afrique avec cet œil rempli de pitié ou de dédain. L'Afrique mérite un autre regard de la France. La jeunesse africaine aujourd'hui veut rester en Afrique. Elle a compris que le chômage et les difficultés sont partout et que la prise en main de son propre destin est le chemin. L'Afrique se réforme pour devenir de plus en plus stable et remplir ses promesses économiques. D'ailleurs, les financiers commencent à nous regarder comme le futur pôle d'investissements.



Selon Abdoul Aziz Mbaye, «aujourd'hui, la jeunesse africaine veut rester en Afrique».

Comment l'Afrique peut-elle changer le regard de la France ?

A. A. M. : Avant, un Africain se construisait en regardant le modèle occidental. Ce n'est plus le cas. La France, autrefois destination première, a été remplacée par l'Afrique du Sud, l'Inde, le Brésil dont nous sommes très proches. Les jeunes aujourd'hui considèrent le monde dans sa globalité et mettent les destinations en concurrence. Alors que la population française vieillit, la nôtre reste jeune : 70 % des Sénégalais ont moins de 35 ans. On s'enracine d'abord, avant de se tourner vers l'extérieur. Nous demeurons ancrés dans notre relation avec la France mais il faut cesser de cultiver la peur de l'invasion et d'enfermer les opinions dans un cocon européen. Si l'Europe ne veut pas perdre dans le jeu mondial de l'économie et de la culture, elle doit s'ouvrir, continuer à aspirer et à inspirer les jeunes qui veulent venir y travailler, en des termes d'égalité de considération et de traitement.

Depuis quand s'est opéré ce changement de perspective ?

A. A. M. : Quand les jeunes ont vu les images des bateaux sombrer dans la Méditerranée ou sur les côtes africaines. Tout ça pour quoi ? Au même moment, l'Europe commençait à se débattre dans de grandes difficultés, comme en Grèce ou en Espagne. La crise économique mondiale a changé la donne. Elle touche l'ordre des sociétés dans le monde. Un nouvel ordre économique et financier mondial s'esquisse, dominé par l'Asie. Que dit l'Afrique ? Nous sommes jeunes ! Nous avons des terres vierges. Notre ancien sous-développement devient une richesse. Nous voulons exploiter nos ressources naturelles de façon rationnelle alors que nous avons toujours été dans des carcans d'encadrement ou soumis à ces fameuses « politiques d'ajustement structurel » qui codifiaient nos comportements.

Qu'est-ce qui manque à l'Afrique dans son développement actuel ?

A. A. M. : De se libérer. D'en finir avec les complexes. Aujourd'hui, mon premier partenaire culturel est la Chine. Elle a construit le Grand Théâtre national du Sénégal et elle bâtit le Musée des civilisations noires qui fera le lien entre l'Afrique et, du fait de la diaspora, les États-Unis, le Brésil, les Caraïbes. Nous n'avons pas l'argent mais nous savons ce que nous voulons. Nous formulons aujourd'hui nos propres demandes.

Avec le risque de passer d'un ancien colonisateur à un nouveau ?

A. A. M. : Tout se fait sur notre demande. Personne ne pense pour nous. La nouvelle donne est le réel partenariat. J'invite les entreprises françaises et européennes à créer les modèles d'une rencontre spécifique. Nous voulons nous développer, trouver en nous des portes de sortie nouvelles.

REPÈRES

BIOGRAPHIE

- Né à Dakar, Abdoul Aziz Mbaye a 59 ans.
- Études au CNRS, docteur d'État ès sciences, master en management public de la Solvay Brussels School, diplômé en sciences économiques de l'Université catholique de Louvain.
- Diplomate et fonctionnaire international.
- Préside la Fondation Youssou N'Dour
- Directeur de cabinet du nouveau président du Sénégal, Macky Sall
- En octobre 2012, il est nommé ministre de la culture et du patrimoine, il succède à Youssou N'Dour.

Vous voulez réhabiliter les cinémas au Sénégal, quelle est votre situation ?

A. A. M. : Dans les années 1970 existait au Sénégal la Société du cinéma qui possédait des salles à travers tout le pays. Les politiques d'ajustement structurel nous ont imposé de la dissoudre, de la privatiser, de couper le lien entre la production de films et les salles. Nous avons perdu toutes nos salles. Aujourd'hui, de beaux projets sont posés sur la table par le secteur privé. L'État sénégalais n'a aucun intérêt à redévelopper des salles. J'ai grandi en suivant les films de quartier en quartier. C'était un moyen actif de socialisation.

Au Forum d'Avignon, vous relevez que la crise économique touche le monde entier et plus seulement l'Afrique...

A. A. M. : Je constate que le monde est en crise et que l'Afrique n'est plus au centre des désarrois. Le marché a gagné sur toute autre forme d'organisation humaine. Il incite à la performance mais ne donne pas une destination aux âmes que nous sommes. Un proverbe wolof dit : « Si vous ne savez pas qui vous êtes, vous ne savez pas où aller. Et quand vous ne savez pas où aller, tout ce qu'on pourra vous donner, vous ne savez pas où l'emmener. »

RECUEILLI PAR JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS